

Recherches sociographiques



Jocelyn DUFF et François CADOTTE, *Logement et nouveaux modes de vie*

Francine Dansereau

Volume 34, Number 3, 1993

Montréal Laboratoire d'urbanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056801ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056801ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dansereau, F. (1993). Review of [Jocelyn DUFF et François CADOTTE, *Logement et nouveaux modes de vie*]. *Recherches sociographiques*, 34(3), 514–517.
<https://doi.org/10.7202/056801ar>

constitue, lui, un système de référence spatial d'un tout autre ordre. Enfin, curieuse insertion dans cette section, la contribution de Roland J.-L. BRETON situe Montréal dans le réseau international des villes entièrement ou partiellement francophones.

L'ouvrage se termine sur une belle envolée de Stephen SCHECTER où le paysage montréalais tout entier se déroule au rythme d'une balade en voiture qui laisse percevoir les odeurs et les couleurs de chaque fragment du tissu montréalais. C'est encore une fois la relation d'amour-haine de Montréal qui traverse ce parcours et nous ramène aux impressions du début.

Tout compte fait, les textes réunis par Remiggi et Sénécal fournissent un excellent panorama des recherches sur Montréal et surtout des préoccupations ou interrogations de ceux qui en sont les observateurs assidus.

Francine DANSEREAU

INRS-Urbanisation.

Jocelyn DUFF et François CADOTTE, *Logement et nouveaux modes de vie*, Montréal, Éditions du Méridien, 1992, 232 p.

Ce livre s'adresse avant tout aux non-initiés. Amorce de recherches plus poussées dans ce domaine, il parcourt rapidement un champ d'investigation complexe en rassemblant, en un peu plus de 200 pages, idées, expériences et exemples qui viennent donner du poids aux thèses privilégiées par les auteurs.

Bien qu'il ne soit pas toujours très rigoureux, l'ouvrage apporte une réflexion générale sur nos façons de vivre et les besoins en espaces habitables. Les auteurs donnent l'impression, parfois, de faire du tourisme. Ils visitent les lieux, consultent quelques guides, font des clichés, s'y reconnaissent sans trop oser descendre de l'autobus. Ils en retirent une image qu'ils n'approfondissent pas par la suite. C'est dommage! À leur décharge, soulignons que la démarche n'est pas celle d'une enquête issue d'un cadre scientifique. Ce qui suscite l'intérêt, ici, c'est l'association de thèmes connus depuis longtemps en matière de transformation familiale avec la question du logement ou des nouveaux modes de vie.

L'ensemble se divise en trois parties. La première porte sur la transformation des ménages et sur leurs nouvelles façons de vivre. La deuxième décrit les caractéristiques du logement proprement dit, entre autres les différentes approches concernant les nouvelles demandes en logement. Enfin, la troisième intègre les deux précédentes en identifiant les problèmes inhérents à l'adaptation des logements aux nouveaux modes de vie, et en élaborant un certain nombre de solutions.

La première partie effectue un survol des transformations intervenues dans la composition des familles et les habitudes de vie. Les auteurs reviennent sur des thèmes connus sans apporter rien de nouveau à leur compréhension (familles traditionnelle éclatée, monoparentale, recomposée, etc.). Leur intérêt se porte davantage sur les exemples de

logements conçus pour différents groupes (entre autres, les immeubles pour personnes vivant seules et pour couples sans enfant réalisés par l'architecte Godin à Montréal au début du siècle). Quelques éléments statistiques apportent des détails historiques intéressants. Duff et Cadotte mettent bien en évidence l'effet de l'évolution des modes de vie sur l'espace domestique et les relations entre le logement et les différentes phases du cycle de vie des ménages.

La deuxième partie concerne les logements et les besoins d'espace habitable. Deux éléments méritent d'être signalés. D'abord, l'axe central de l'argumentation est la notion de flexibilité. Cette dernière est bien expliquée et on prend soin de différencier les niveaux de flexibilité ainsi que les notions qui s'en rapprochent (logement évolutif, élasticité du logement, etc.). On nous fournit de nombreux exemples d'expériences réalisées depuis le tournant du siècle en Allemagne, en Suède et en France, tout en soulevant les problèmes reliés à l'application de cette notion de flexibilité. Les auteurs glissent malheureusement très vite sur les raisons du peu de réussite de ces expériences. En quelques lignes les problèmes sont notés et les raisons expédiées.

L'autre élément à retenir est l'explication du rôle et de l'implication de l'État dans la standardisation des logements. L'introduction par l'État de normes dans le domaine du logement social a fortement contribué à développer cette standardisation. Par contre, ces normes, établies en fonction du modèle de la famille traditionnelle, de par leur rigidité, sont difficilement adaptables aux nouvelles réalités familiales, et ce, même si elles assurent une qualité minimale de l'habitat.

Dans la troisième partie, qui traite de l'adaptation du logement aux besoins changeants des occupants, il faut souligner la qualité du chapitre 10: «Un cadre de conception mieux adapté». On y décrit clairement les effets négatifs des normes et des règlements sur les innovations architecturales. Les limites qu'imposent le Code national du bâtiment mais aussi les différents règlements de zonage et les divers règlements municipaux sont abordées. Les auteurs, exemples à l'appui, montrent comment certaines normes empêchent toute innovation ou changement dans le façonnement des espaces habitables. Ils nous parlent aussi de l'intérêt «relativement récent» (p. 191) que portent les architectes aux problèmes du logement populaire, particulièrement en France. Ils signalent que «les quelques expériences audacieuses qui ont eu lieu au cours des dernières décennies dans l'habitation sociale ont porté davantage sur l'expression de formes architecturales monumentales que sur la recherche [...] d'espaces habitables conçus en fonction des besoins des habitants» (p. 193). Pourtant, dans son livre *Derniers domiciles connus*, paru à Paris en 1990, Jean-Michel LÉGER passait en revue près de 300 expériences d'habitations populaires innovatrices. Il fait justement état des nouvelles manières d'habiter et des solutions que proposent de nombreux architectes. Il est certes dommage que les auteurs du présent ouvrage n'aient pas pris connaissance de cette enquête qui analyse la conception de ces logements et la manière dont on y vit.

À signaler que cette dernière partie fait aussi place à une revue des diverses utilisations des espaces domestiques, et de leur polyvalence.

Cela étant dit, parlons des réserves que nous inspire cet ouvrage. Une démarche plus analytique aurait sans doute évité certaines redondances. Les auteurs auraient gagné à nous donner plus de détails concernant les projets qu'ils citent en exemple. Il aurait été souhaitable qu'ils fassent montre d'un esprit un peu plus critique à propos des projets et des expériences qu'ils relatent. Il y a là un manque de profondeur manifeste.

On assiste tout au long de l'ouvrage à un nivellement des conditions de vie et de l'appartenance socioprofessionnelle des ménages. Les conditions socio-économiques n'y sont pas traitées. La question du logement est identique pour tous et donc, pour les auteurs, ne relève pas de la classe. Peu importe le statut social et les habitudes de vie qui s'y rattachent, tout s'applique de façon uniforme, égale pour tous. En fait, les rappels historiques et les différents exemples sont sortis de leur contexte sociohistorique. La composante économique dans le choix d'un logement et dans le mode de vie est soulignée du bout des lèvres, et pourtant! La capacité de se payer un logement adéquat ainsi que les conditions menant à ce choix ne sont pas les mêmes pour tous. Le logement est présenté ici comme un élément neutre, et seule la composition sociodémographique des foyers sert de base à l'analyse.

L'idéal semble être pour les auteurs le maintien des occupants, durant tout le cycle de vie d'un ménage, à l'intérieur du même logement qui lui, aura été aménagé, agrandi, rapetissé, selon les besoins. Cette flexibilité concerne les propriétaires occupants et en particulier les maisons individuelles qui se retrouvent en grande majorité en milieu urbain de faible densité. Dans quelle mesure la construction de logements flexibles dans un milieu plus dense n'impliquera-t-elle pas, de fait, des coûts supérieurs à leur réalisation? Quels choix s'offrent à la très grande majorité des Montréalais qui sont locataires? Vont-ils investir dans des logements qui ne leur appartiennent pas ou l'option de déménager reste-t-elle un choix logique?

En fait, les auteurs traitent essentiellement du logement de la classe moyenne et de ses préoccupations. Les innovations apparues au cours des siècles ne sont pas vues dans une perspective historique mais comme des cas isolés, presque des modes. Ils parlent du travail à la maison sans le remettre dans son contexte social plus large. Autre exemple, ils reviennent sans relâche sur l'éclatement de la famille, de la recherche d'une vie indépendante que l'apport de certaines technologies faciliterait, tout en nous expliquant les vertus du logement unique modifiable selon les besoins de la famille.

Les auteurs ont apporté des éléments de solution, certains d'ordre général, d'autres plus particuliers, à chaque problème soulevé par la modification des modes de vie. Leur conclusion, qui reprend les idées principales du livre, n'apportera pas beaucoup plus de réponses à nos interrogations. Même lorsque les professionnels du logement auront pensé à tout, qu'ils croiront contrôler tous les détails, leur travail sera toujours interprété, adapté selon les besoins de chacun.

Signalons, pour terminer, une bibliographie qui ne pêche pas par excès et des photographies qui auraient eu avantage à faire l'objet d'un peu plus d'attention. Certaines, de toute évidence, n'ont qu'un rôle de remplissage et on a parfois de la difficulté à bien distinguer ce que l'on cherche à nous montrer. Elles illustrent le texte au lieu de venir l'appuyer et même là, on ne nous donne pratiquement aucune photographie d'intérieur. Dommage, car c'est l'objet de ce livre.

«Qui trop embrasse, mal étreint», c'est sans doute le problème majeur de ce livre. Par ailleurs, il se publie encore trop peu d'ouvrages consacrés à ce type de sujet au Québec pour ne pas saluer l'initiative et le mérite des auteurs et de l'éditeur de s'être lancés dans cette aventure. Ce premier livre, malgré ses défauts, n'en aborde pas moins une problématique digne d'intérêt. Toutefois, si la sociologie et l'habitat vous intéressent, il faut consulter le livre de Jean-Michel LÉGER paru aux éditions Créaphis à Paris en 1990: *Derniers domiciles*

connus. *Enquête sur les nouveaux logements 1970-1990*. L'auteur analyse les tentatives, faites en France au cours des vingt dernières années par l'architecture nouvelle, pour adapter manières d'habiter et logement. Moins complet dans ce domaine, l'ouvrage de Jocelyn Duff et François Cadotte a malgré tout l'avantage de s'intéresser au contexte montréalais. Alors, à suivre ?

Francine DANSEREAU

INRS-Urbanisation.

André-G. BOURASSA et Jean-Marc LARRUE, *Les nuits de la «Main». Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)*, Vlb éditeur, 1993, 361 p.

Le projet d'André-G. Bourassa et de Jean-Marc Larrue dans *Les nuits de la «Main»*, est double. D'une part, ils font l'histoire des spectacles qui ont eu lieu sur le boulevard Saint-Laurent à Montréal (entre le fleuve et l'avenue du Mont-Royal) depuis une centaine d'années, dans une centaine d'établissements. D'autre part, ils accordent un intérêt particulier au *Monument-National* comme lieu de spectacles et emblème de la culture québécoise au cœur de la métropole. L'ouvrage comprend deux annexes: «La «Main» et ses habitants», une «notice démographique des années 1875, 1892 et 1906», et un «Répertoire critique» où il est question des «lieux d'art et de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent de 1842 à 1992».

On s'aperçoit vite qu'il y a plusieurs épisodes dans cette histoire des spectacles et que, d'une décennie à l'autre, les établissements qui veulent satisfaire un large public doivent s'adapter aux goûts de l'heure. C'est la loi du marché des biens symboliques, mais les auteurs nous mettent en garde de réduire la «Main» à une approche objective de type socio-économique. La marginalité est le propre de cette artère qui sépare la ville en deux depuis 1729, mais a réuni, souvent malgré eux, francophones, anglophones et immigrants. Même si la cohabitation ne fut pas toujours facile, le monde du spectacle devint un lieu partagé par différentes communautés culturelles. Plusieurs cycles qui représentent autant de genres artistiques ont marqué l'histoire des spectacles sur le boulevard Saint-Laurent de 1891 à nos jours: les muséums, les cafés-concerts, les «scopes», les salles de burlesque et de vaudeville américain, les night-clubs et le courant postmoderne.

Inauguré le 24 juin 1893, le *Monument-National* fut d'abord le projet de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui voulait en faire le lieu de rassemblement culturel de tous les francophones, afin de contrer l'anglicisation menaçante à la fin du XIX^e siècle. Symbole de fierté nationale, le *Monument-National* fut le lieu de grands espoirs et d'amères déceptions. Le premier spectacle présenté à la salle Ludger-Duvernay du *Monument-National* fut celui d'amateurs canadiens-anglais, le 31 mai 1894! Il semble qu'au tournant du siècle, les artistes francophones n'arrivaient pas à remplir la programmation de la salle et qu'on dut aller y applaudir à plusieurs reprises des troupes Yiddish, par exemple. Par ailleurs, à cette époque, le public francophone avait l'habitude d'assister aux spectacles donnés dans les théâtres anglophones sur la «Main».